

Jean-Pierre Sueur

## *Ève, le monde moderne et l'art du contrepoint*

Le « climat » consacré au « monde moderne » dans l'*Ève* de Charles Péguy s'étend exactement sur 1916 vers, du 1300<sup>e</sup> au 1778<sup>e</sup> quatrain<sup>1</sup>.

Nombre de commentateurs décrivent cette immense « nappe » de vers comme un exercice laborieux, excessif, qui déséquilibrerait le poème, une sorte de boursoufflure que l'auteur aurait pu épargner au lecteur. L'un des plus indulgents, Albert Béguin, écrit :

Il est difficile [...] de ne pas voir que cette partie d'*Ève* est ouverte à une invasion de fantaisie verbale qui déséquilibre l'ensemble de l'œuvre, et on regrette malgré tout que Péguy se soit laissé prendre à ces jeux, étourdis-sants mais vraiment excessifs, au détriment des thèmes plus intérieurs et des contemplations plus graves qu'il a rejetés dans le reliquat de la *Suite*.<sup>2</sup>

Albert Béguin évoque encore la « faconde réellement prodigieuse et finalement lassante »<sup>3</sup> qui caractérise cette séquence, avant de concéder : « Cette mascarade, cependant, a un sens. »<sup>4</sup> On voit bien que, pour lui, Péguy eût pu nous épargner les longueurs de la « mascarade »... Si l'on excepte d'ailleurs Béguin, qui propose, nonobstant ses préventions, une étude pénétrante de ce « climat » du « monde moderne », on doit constater

1. On le sait, Péguy préférerait parler de « quadraîns » (cf. « Le Commentaire d'*Ève* » (Durel), A. Béguin, *L'Ève de Péguy*, Paris, Cahiers de l'amitié Charles Péguy, Labergerie, 1948, p. 220.
2. *Ibid.*, p. 157.
3. *Ibid.*, p. 159.
4. *Ibid.*, p. 161.

que ce singulier morceau de littérature a le plus souvent fait fuir les analystes pour lesquels il s'agit d'un « fatras » de mots jetés sur le papier avec fureur, sans ordre, sans retenue, sans limite, si ce n'est la volonté farouche de décliner toutes les possibilités offertes par le dictionnaire des rimes les plus « apoétiques » ou « antipoétiques » qui soient, en des tombereaux de lancinantes répétitions, une sorte d'écriture versifiée mécanique ou automatique qui s'emballa d'elle-même.

Nous prendrons ici le contre-pied de ces considérations trop partagées. Pour deux raisons.

La première tient au fait, qu'une fois encore, Péguy est singulièrement *moderne* – quoiqu'il abhorât le mot – dans cette écriture *performative* par laquelle l'art d'écrire est non seulement mis en scène (cela supposerait qu'il y eût un *jeu*) mais, plus profondément, restitué dans son mouvement même. Moderne, ce texte l'est aussi en ce qu'il détaille, étale, exhibe, tous les attributs de la modernité délétère, vaniteuse et trompeuse. Péguy les montre du doigt. Il insiste. Il ne nous épargne rien. Nous avons droit aux mystagogues et aux pédagogues<sup>5</sup>, aux glyptothèques et aux hypothèques<sup>6</sup>, aux éléphonographes et aux sténologographes<sup>7</sup>. Et l'on pourrait continuer longtemps. La liste est impressionnante. Le procédé relève d'ailleurs d'une vieille modernité : Béguin, encore lui, y voit l'écho des « harangues de l'écolier limousin » et des « plus belles orgies rabelaisiennes »<sup>8</sup>.

Mais il y a plus. Il y a le désir de supprimer toute barrière entre les mots qui seraient poétiques et ceux qui ne le seraient pas. Hugo n'est jamais loin. Et il y a, littéralement, la rage de déployer toute la réalité sensible du « monde moderne », d'inventorier et de poser les uns à côté des autres tous ses avatars dans des vitrines dont l'infini alignement donnerait le tournis. L'accumulation des vocables râpeux et de leurs lourds suffixes témoigne jusqu'au vertige de l'inanité du positivisme ambiant. C'est une exposition en grandeur nature. C'est une esthétique de la *présentation*, mot cher à Péguy. Il importait, pour lui, que la grâce et son contraire fussent intégralement *présentés*.

Mais il est une seconde raison, qui tient à ce que ces 1916 vers ne sont pas, contrairement aux descriptions simplistes qu'on en a faites, « d'un seul tenant ». Cette nappe verbale ne se réduit pas au déploiement d'un

5. Quatrain 1309.

6. Quatrain 1323.

7. Quatrain 1650.

8. A. Béguin, *op. cit.*, p. 161.

seul élan d'imprécations. La construction est beaucoup plus complexe. La montée et le ressassement des imprécations sont traversés de mouvements contraires, de contrepoints et de contre-chants qui ne surgissent pas au hasard. Cela ressortit d'une composition dont on ne saura jamais – mais c'est la loi commune en littérature – à quel degré elle fut planifiée ou comment elle s'imposa dans les rythmes profonds et l'intime respiration qui sont indissociables de l'acte d'écrire. C'est ce dont nous tenterons de rendre compte.

Sur les 479 quatrains du « climat » du « monde moderne », 414 sont consacrés aux imprécations contre ce dernier. Ils commencent tous par une tournure négative : « Et ce n'est pas », « Ce n'est pas », « Ce ne sont pas », « Ce n'est point », « Ce ne sera pas », etc. 65 quatrains constituent le contrepoint, l'envers de ce qui est obstinément et continûment nié. Ces 65 quatrains ne sont pas répartis de manière homogène ou aléatoire.

Dans la première partie, les masses sont relativement équilibrées, puisqu'aux 23 quatrains qui ouvrent la longue série des négations :

Et ce n'est pas de carte de géographie  
Que nous aurons besoin dans ce commun désastre,  
Et ce n'est pas de plans et de topographie  
Que nous nous munirons pour ce nouveau cadastre.<sup>9</sup>

répondent 22 quatrains (quatrains 1323 à 1344), dont le premier renvoie à tous les personnages précédemment évoqués : rentiers, fonctionnaires, taupiers, factionnaires, lanciers, gardes du corps, massiers, portiers des morts, caissiers, gardes des sceaux, huissiers, greffiers, notaires et protonotaires<sup>10</sup> et relègue burlesquement leur éternelle suffisance dans le premier distique, cependant que, sans transition aucune, – ce qui est une *marque de fabrique* sur laquelle nous reviendrons – apparaît l'être qui dépassera, transcendera et abolira toutes les suffisances réunies :

Nous les aurons laissés parmi leurs glyptothèques  
Parmi leurs cendriers cherchant des poudriers.  
Un autre livrera nos lourdes hypothèques,  
Un autre affranchira nos absurdes terriers.

9. Quatrain 1300.

10. Quatrains 1319 à 1322.

Cet « autre » est la négation de la négation. Il libère :

Un autre arrachera de la peau de nos cous  
Le sang et le sillon de nos colliers d'exil<sup>11</sup>

Il « brisera les registres d'écrou » en même temps que « les portes de la geôle »<sup>12</sup>.

Cet « autre » devient bientôt explicite :

Un autre, un Dieu rompra les registres d'écrou  
Un autre, un Dieu rompra les deux portes d'airain.<sup>13</sup>

Un autre, un triple Dieu rompra les doubles portes.<sup>14</sup>

avant que, dans les onze quatrains suivants, on retrouve l'appellation « Un autre » sans que Dieu ne soit plus jamais nommé, comme si l'énonciation du nom était un *surgissement* – mot aimé de Péguy – une culmination, issue de l'humaine condition et y retournant.

Mais voici qu'à nouveau, au dix-septième quatrain de ce contrepoint, la négation primitive revient en contraste, contrepoint dans le contrepoint :

Mais nul n'effacera de nos livres de peine  
La trace d'un *Pater* ni celle d'un *Ave*.  
Car nul n'effacera de l'écorce du chêne  
La trace du tourment qui nous fut réservé.<sup>15</sup>

Au cœur du développement réservé à l'« autre », explicitement nommé par trois fois, revient ainsi l'impuissance des pédantes corporations ci-devant dénoncées à abolir deux traces : la marque de la foi inscrite dans les « livres de peine » et la « trace du tourment qui nous fut réservé ». On rejoint en ce quatrain unique une thématique qui traverse toute l'œuvre de Péguy : ce tourment indélébile – la faute originelle présente dès l'ouverture d'*Ève* « ensevelie hors du premier jardin » –, aucun des

11. Quatrain 1325.

12. Quatrain 1326.

13. Quatrain 1327.

14. Quatrain 1328.

15. Quatrain 1339.

protagonistes du monde moderne ne peut l'abolir. Seul « un autre effacera... ». Et après ce quatrain singulier, durant cinq quatrains encore, la thématique et les formes du contrepoint reviennent avant qu'on ne retrouve le fil des négations du départ.

Qu'en conclure? Que les deux versants se répondent et que le second est complexe puisqu'il culmine doublement en une énonciation d'abord – « Dieu » – et en la référence à son contraire – « nul » – qui renvoie elle-même au premier versant.

Après 27 nouveaux quatrains relevant, donc, de ce premier versant (quatrains 1345 à 1371), on trouve un nouveau contrepoint qui, cette fois, renvoie sans la nommer à la figure féminine :

Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement  
Le maternel manteau d'une illustre Avocate.<sup>16</sup>

Cette figure féminine devient explicite avec la référence au *Salve Regina*,

*Advocata nostra*, ce que nous chercherons,  
C'est le recouvrement d'un illustre manteau  
*Et spes nostra, salve*, ce que nous trouverons,  
C'est la porte d'accès d'un illustre château.<sup>17</sup>

avant que, par contraste, on revienne au premier versant avec des demeures précaires s'opposant à l'« illustre château » :

Ce n'est pas dans leur tente et leurs lits d'ambulance  
Que nous nous coucherons pour notre éternité.<sup>18</sup>

Après la première ligne de référence – « un autre » –, une seconde – « l'avocate » – renvoie au fil conducteur qui unit les quatre figures féminines présentes dans le livre : Ève, Marie et les deux bergères, Jeanne et Geneviève<sup>19</sup>.

Mais poursuivons la lecture.

16. Quatrain 1372.

17. Quatrain 1376.

18. Quatrain 1377.

19. Voir à ce sujet, A. Béguin, *op. cit.*, p. 165 à 167.

Après trois quatrains<sup>20</sup> sur le même versant, revoici un unique quatrain renvoyant à l'« autre » :

Un autre écartera des sept degrés du trône  
L'âpre conjuration des bras les plus tendus  
Un autre effacera de l'écorce de l'aune  
Jusqu'au tracé des noms que nous avons perdus.

Nous revenons donc au premier contrepoint après le second. Autrement dit, le second n'abolit ni n'affadit le premier. Ils se complètent. Ce sont des linéaments qui ressurgissent au fil du texte, comme des rivières souterraines qui reviendraient à la surface.

Contrairement aux « huissiers », aux « notaires » et aux « protonotaires » qui notent tout et n'oublient rien, cet « autre » efface ce que nous savons et ce que nous ne savons plus.

Viennent ensuite 29 quatrains du premier versant (quatrains 1381 à 1409) et 27 du second (1410 à 1426). La composition de ces derniers est, à nouveau, complexe puisque cette fois encore le premier versant revient au cœur du second.

Le motif est explicite et se retrouve à quinze reprises :

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prière  
Parce que c'est Jésus qui nous les a tissées.  
Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de misère  
Parce que c'est Jésus qui nous les a hissées.<sup>21</sup>

Après Dieu et Marie, Jésus apparaît en un troisième contrepoint. Les treize premiers quatrains s'achèvent d'ailleurs par une double référence :

Et nous ne nous fierons qu'aux grâces de misère  
Parce qu'elle est du Père et du Fils absolu.<sup>22</sup>

L'accord est explicite : il s'agit de la « misère » du Père et du Fils – contraste, à nouveau, avec la suffisance des corporations précitées.

20. Quatrains 1377 à 1379.

21. Quatrain 1410.

22. Quatrain 1422.

Et puis, au cœur de ce nouveau contrepoint, trois quatrains du premier versant (1423 à 1425) suivis de la reprise par deux fois<sup>23</sup> du thème précédent (« Et nous ne fierons rien... ») avant que n'interviennent les références au « filet de Pierre »<sup>24</sup>, à la « bûche de Noël », au « peuple d'Israël » avec un étrange syncrétisme orthographique :

Et nous avons aimé ce peuple d'Israël  
Parce qu'Anne et Marie en était descendue.<sup>25</sup>

Résumons : à nouveau le contrepoint est interrompu par son contraire ; à nouveau il culmine en références concrètes (« le filet ») ou prosaïques (« la bûche de Noël »). Mais, de surcroît, Anne et Marie sont littéralement confondues, comme il y a dans le poème continuité entre Ève et Marie et comme celui-ci s'achèvera sur les « morts parallèles » de Jeanne et Geneviève.

Ces figures, à l'évidence, s'enchaînent.

À partir de ce moment, le poème bascule. Il n'y a plus symétrie entre les deux versants. Les imprécations enflent, gonflent, emplissent davantage l'espace. Mais jusqu'à la fin du « climat », à onze reprises, le second versant apparaît, comme autant de buttes témoin ou d'échos qui mettent le poème en perspective.

Le « filet de Pierre » revient au 1448<sup>e</sup> quatrain. Plus loin, le thème de « l'autre » revient en contraste avec les « portiers », les « courtiers » et les « porte-ferrure »<sup>26</sup>.

Une autre, une autre clef, faite d'une autre sorte  
Nous laissera passer. Un maître de péniche,  
Un vieux à barbe blanche assis dans une niche,  
Regarde, et pense encore au lit de la Mer morte.<sup>27</sup>

On appréciera l'image : une étude exhaustive du « climat » du « monde moderne » montrerait combien Péguy joue constamment du contraste entre la candeur, la naïveté et les sophistications des pédants.

23. Quatrains 1426 et 1427.

24. Quatrains 1428 et 1430.

25. Quatrain 1429.

26. Quatrain 1481.

27. Quatrain 1484.

Dans la même veine, le contrepoint suivant nous renvoie à la résurrection des morts :

De plus chastes Vertus et non pas moins luronnes  
Viendront nous réveiller dans notre monument.<sup>28</sup>

Et encore :

De plus chastes vertus un peu moins mijaurées  
Viendront nous ramasser dans notre pourriture.<sup>29</sup>

Plus loin, un nouveau contrepoint renvoie à une œuvre antérieure, comme si Péguy convoquait tous ses écrits contre le « mal moderne » :

Et ce ne sera pas parmi leur Silésie  
Que nous irons placer la flèche unique du monde  
Mais c'est beaucoup plus près, dans notre plate Beauce  
Que nous avons dressé la flèche inimitable.<sup>30</sup>

Dans le quatrain qui suit<sup>31</sup> le « dernier matin » répond au « premier matin » de la première strophe du poème.

Plus loin, un autre contrepoint renvoie syntaxiquement à l'un des « climats » précédents, celui que Péguy dénomme ainsi dans le Durel : « Ève mère et aïeule ; tous ses fils perdus dans les compétitions temporelles »<sup>32</sup> :

Seule vous le savez nos soirs du mois de mai  
Ne valent plus le quart de vos plus durs décembres.  
Et notre plus beau soir et le plus embaumé  
N'est qu'un pâle reflet de vos mornes novembres.<sup>33</sup>

Cet écho est loin d'être anodin. Les deux « climats » se répondent de part et d'autre de l'invocation à « ceux qui sont morts pour la terre

28. Quatrain 1491.

29. Quatrain 1494.

30. Quatrains 1537 et 1538.

31. Quatrain 1539.

32. A. Béguin, *op. cit.*, p. 217.

33. Quatrain 1552.



charnelle »<sup>34</sup> : les « fils perdus dans les compétitions temporelles » sont déjà les enfants et les thuriféraires du « monde moderne ».

Vingt quatre quatrains plus loin, la syntaxe reste la même, mais le sens change :

Seule, nous le savons, une dure offensive  
Nous livrera la porte, et le pont et la herse.<sup>35</sup>

Il ne s'agit plus ici de célébrer les intercesseurs, mais de renvoyer à l'effort humain, à l'énergie humaine.

Cent onze quatrains à la forme négative encore, et puis en réponse à une « pauvre ritournelle » :

Et ce sera la voix d'une autre villanelle  
Qui nous réveillera sous les arceaux légers.<sup>36</sup>

contrepoint de deux vers qui renvoient à ceux qui précédaient et évoquaient des figures féminines, toujours présentes, sans qu'il soit précisé à laquelle ces mots s'appliquent, avant que soixante cinq quatrains plus loin le même syncrétisme prévale :

Une autre, une autre lèvre et un peu plus sacrée  
Mettra sur nos deux yeux notre baiser de paix.  
Une main moins aveugle un peu plus consacrée  
Saura nous retrouver sous les chastes cyprès.<sup>37</sup>

avec, une nouvelle fois, un écho syntaxique d'un autre « climat », le premier du poème – celui du paradis terrestre –, écho qui n'est pas non plus anodin :

Une main diligente ensemble que sacrée  
Saura nous retrouver dans la forêt épaisse.<sup>38</sup>

34. Quatrains 743 et suivants.

35. Quatrain 1577.

36. Quatrain 1691.

37. Quatrain 1757.

38. Quatrain 1758.

Le « climat » s'achèvera sur d'ultimes négations :

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison  
Qui nous appelleront par nos noms de baptême.<sup>39</sup>  
[...]  
Ce n'est pas ce vieil homme avec ce jeune beau  
Qui viendra nous chercher dans notre pourriture.<sup>40</sup>  
[...]  
Ce n'est point leurs tableaux, fussent-ils synoptiques,  
Qui nous rassembleront comme un pauvre troupeau.<sup>41</sup>

Entre la première et la seconde de ces trois citations, s'inscrivent, outre trois quatrains sur le « nom » – le nom renvoie à l'être singulier et non aux catégories et abstractions du « monde moderne » –, ce quatrain singulier, le seul du poème, qui soit entre parenthèses :

(Il allait hériter de l'antique destin.  
Le mettrait-il jamais sous le joug de la grâce.  
Il allait hériter d'une éternelle race.  
La mettrait-il jamais sous le règne latin).<sup>42</sup>

Ce quatrain renvoie, lui encore, à un troisième « climat », celui ainsi dénommé par Péguy « De la légation du monde antique à Jésus par les soins de Rome; de la légation de nos propres biens »<sup>43</sup> – nouvelle résonance, nouvelle rémanence de thèmes antérieurs dans la *saga* du monde moderne. Et en même temps, il renvoie à une interrogation majeure qui traverse l'œuvre de Péguy depuis la première *Jeanne d'Arc* : le Fils de l'Homme pourra-t-il placer le monde « sous le joug de la grâce » ?

On l'aura compris. Il nous est apparu utile de proposer une autre lecture d'un texte trop souvent déclaré illisible. En suivant la lettre de ce texte, nous avons vu combien les *contrepoints* étaient lourds de signification, combien les diatribes alignées contre le monde moderne ne se

39. Quatrain 1770.

40. Quatrain 1775.

41. Quatrain 1778.

42. Quatrain 1774.

43. A. Béguin, *op. cit.*, p. 217.

comprenaient pas sans eux, combien il y avait en ces contrepoints d'effets de miroir, de mise en abîme, de « resurgements »<sup>44</sup>, de thèmes du poème et de l'œuvre entière, combien tout cela constituait un entrelacs complexe fait de syntaxe, de rythmes et de mots. Le Durel est à cet égard explicite : « Comme dans une tapisserie les fils passent, disparaissent, reparaissent »<sup>45</sup>. Il est également notable que, dans la totalité des cas, ces contrepoints s'inscrivent dans le « versant » dominant sans transition aucune, de même qu'apparaît soudain, au début de la 1779<sup>e</sup> strophe le thème des morts parallèles : « Et nous serons conduits par une autre houlette. » Les pierres s'emboîteront d'elles-mêmes « sans plus de ciment que dans l'architecture antique »<sup>46</sup>. Le Durel était encore très clair là-dessus lorsqu'il proclamait le refus des « graduations » et des « transitions »<sup>47</sup>.

Et dès lors que l'on s'emploie à déceler toutes les harmoniques qui sont parties intégrantes d'une diatribe trop souvent décriée, on découvre l'œuvre foisonnante comme une constellation issue des ombres.

Finissons en citant Julie Sabiani qui a écrit à si juste titre au sujet de *La Ballade du cœur*, poème inédit de Charles Péguy qu'elle a publié :

Nous savons pour avoir lu le dialogue de l'histoire et de l'âme païenne, que toute création d'un génie, parce qu'elle est inscrite dans le temps, réclame sans fin de nos regards une plénitude et un accomplissement qui le gardent de tomber dans la désaffection finale.<sup>48</sup>

44. *Ibid.*, p. 209.

45. *Ibid.*, p. 219.

46. *Ibid.*, p. 208.

47. *Ibid.*, p. 214.

48. J. Sabiani, *La Ballade du cœur, poème inédit de Charles Péguy*, Paris, Klincksieck, 1973.